

Marathon canadien de ski

FONDEURS, pas



FRONDEURS



Événement ancré dans la tradition, le Marathon canadien de ski tient la route depuis plus de 40 ans. Portrait de cette fête sportive à l'ancienne, qui met l'accent sur la participation.

Par MICHEL DEFOY
Photos : GAÉTAN FONTAINE

Il n'est pas encore 8h, mais tout le monde est bien réveillé. Et fébrile, il va sans dire. Une petite gorgée de thé, histoire de se réchauffer; un dernier coup de fart bleu, ça serait mieux; quelques étirements, il est encore temps... Et puis, ça y est : un officiel invite les centaines de marathoniens massés dans l'aire de départ à se mettre en branle.

Les premiers mètres sont franchis dans un joyeux brouhaha. Le peloton de fondeurs est loquace. Ici et là, on entend des « Bonne randonnée! ». On se retrouve à la

Placé en milieu de peloton, j'évalue la composition de la cohorte de randonneurs d'un coup d'œil rapide : petits et grands, jeunes et moins jeunes, parents et enfants, novices et vétérans forment une foule bigarrée.

Il fait gris et humide, et une petite neige collante se met à tomber, réduisant momentanément la visibilité. Néanmoins, tout le monde a le sourire aux lèvres et semble content d'être là. Imaginez s'il avait fallu que le soleil brille...

Ce départ de masse a quelque chose de réjouissant. Exit, la nervosité de la compétition. Au diable, l'obligation de devancer l'adversaire. Oubliée, la notion de sport-performance. Ici, on est venu s'amuser. On pourra, si on veut, tenter de battre son propre temps, mais on voudra surtout profiter du décor, de l'hiver et du simple bonheur de skier. Voilà ce qui fait l'essence même du Marathon canadien de ski, la plus longue

Marathon canadien de ski

Un arrêt au puits

Une vingtaine de kilomètres plus loin, le peloton s'est effilé. Les éclats de voix sont plus rares. Mais je ne suis pas seul. Depuis une demi-heure déjà, j'observe un père et son jeune fils, qui me devancent dans les descentes (mon fart mord...), et que je rattrape dans les montées. Quelques encouragements sont échangés. Au pied des côtes, généralement...

Il fait encore assez froid, mais Galarneau a daigné se montrer le nez. Si je me fie au dernier panneau indicateur, la prochaine halte n'est pas loin. Un festin m'attend au puits de ravitaillement numéro 8. Gatorade chaud, soupe minestrone, noix mélangées, biscuits aux pépites de chocolat... de quoi amplement refaire ses réserves.

L'espace est déjà densément peuplé par les fondeurs en transit. Certains font la file devant les toilettes portatives. D'autres, à la recherche d'un diachylon, rendent visite aux bénévoles de la Croix-Rouge – « rien de bien grave à signaler, nous dit Jane Trach, quelques engelures, des ampoules, une ou deux entorses ».

Un peu plus loin, des élèves de l'école Sedbergh sont accueillis au ravitaillement par leurs accompagnateurs. Tim Hartley, un ancien de cet établissement de Montebello, a participé au tout premier Marathon canadien. C'était en 1967. Depuis, les jeunes de Sedbergh n'ont jamais manqué un rendez-vous. Cette année, ils sont 75 à s'être inscrits. Jamie Morgan et Gereon Bayer en étaient à leur troisième participation. Ils ont parcouru quelques sections, dont celle « qui passe directement derrière [leur] école ».

Pour les deux garçons, la journée est finie. Pour d'autres participants, qui ont choisi de skier en après-midi, elle commence tout juste. Arrivé par la navette qui ramènera les finissants à l'auberge, un groupe de fondeurs a décidé de se concentrer sur la seconde moitié du trajet.

À chacun d'y aller selon son énergie, de se fixer des objectifs. On peut faire 10 km ou 160 km. Sauter un tronçon et prendre le bus jusqu'au tronçon suivant. Skier une journée, ou deux. Prendre ça mollo ou se donner à fond.

Quant à l'auteur de ces lignes, l'aventure s'est malheureusement terminée après 31 km. La faute à une raideur sévère à un tendon, forçant à l'abandon. Mais on compte bien se reprendre. Considérant l'âge vénérable de certains marathoniens, qui ont déjà vécu plus de 75 printemps, on a encore quelques bonnes années devant soi. ❄️



Ah ! que la NEIGE n'a pas NEIGÉ...

Le 41^e MCS a donné quelques maux de tête au comité organisateur. L'hiver 2007 a commencé sur le tard et, à la mi-février, le quota de neige nécessaire à la tenue de l'événement était loin d'être atteint. Du coup, le traditionnel trajet en ligne reliant Lachute à Gatineau (avec arrivée dans le secteur du club de golf de Buckingham) a dû être modifié. Raccourci de quelques kilomètres et jugé moins exigeant, le parcours spécial a pris la forme d'une boucle de 68 km parcourue une fois le samedi et encore une fois le dimanche, mais en sens inverse. Le départ et l'arrivée avaient lieu à Montebello. Les fondeurs ont ainsi pu emprunter des pistes nouvelles et découvrir les paysages de la réserve privée Kenauk. On a particulièrement apprécié le deuxième tronçon, long de 18,5 km, qui comportait d'agréables descentes et, évidemment, quelques montées casse-pattes. Heureux que leur week-end de ski n'ait pas été simplement annulé, la majorité des participants rencontrés se sont dits satisfaits de la qualité du parcours. « Il y avait de la fardoche », dit en riant Richard Giroux, de Saint-Eustache, en référence aux brindilles qui perçaient le couvert neigeux. Cela n'a cependant pas empêché les skieurs de faire leur petit bonhomme de chemin. « Je ne suis pas sûr que j'aurais fait 51 km sur le parcours habituel, a confié le Longueuillois Luc Marcil avant d'attaquer un imposant raidillon. Cette année, le 42^e Marathon canadien de ski se déroulera sur son parcours habituel, les 9 et 10 février... à condition que l'hiver veuille bien coopérer, évidemment ».

Classique d'un jour GÉO PLEIN AIR

Derrière cette classique? Permettre aux gens qui n'ont pas la
l'envie de tout skier de quand même participer au marathon.
En passée, la Classique Géo Plein Air ressemble à une course
course: on s'inscrit pour une ou deux journées d'activité et on
les sentiers empruntés par les marathoniens. Selon le nombre
mètres franchis, les skieurs se verront décerner le prix Classique
Air Bronze, Argent ou Or. Cette année, l'épreuve a lieu
hier. À vos marques, prêts, «fondez»...

www.csm-mcs.com, 1 877 770-6556 ou 819 770-6556



Je préfère DORMIR dehors...

Le jour tombe sur le campement des coureurs des bois. À l'horizon, une étoile vient de faire son apparition. Le fond de l'air est frais. La nuit s'annonce frisquette. Au dernier poste de contrôle, un peu à l'écart du village de fortune, les bénévoles attendent encore quelques braves qui sont sur la «trotte» depuis près de 12 heures; les plus rapides ont parcouru leurs 68 km en deux fois moins de temps...

Ce soir, ils seront un peu plus de 100 – dont une dizaine de femmes – à s'endormir dehors, sur les hauteurs de la ferme Claude Bélanger. On leur a fourni de l'eau chaude, du bois pour le feu et deux bottes de foin qui feront office de matelas. Le reste, ils l'ont trimballé avec eux toute la journée, dans un sac à dos contenant le strict nécessaire – poids minimum : 5 kg.

Ces conditions d'hébergement spartiates, précisons-le, s'appliquent uniquement aux fondeurs inscrits dans la catégorie Or (la plus «extrême»); certains coureurs, plus frileux, décideront pour leur part de «faire des zzzz» au dortoir plutôt que de ronfler à ciel ouvert. Mais les «vrais de vrais», en plus de parcourir les 10 sections du marathon, camperont à l'extérieur...

Réunis en grappes aux quatre coins du camp, les coureurs des bois se laissent envelopper par la chaleur du feu. On peut les voir partager les vivres et échanger les anecdotes. Leurs rapports fleurissent de la franche camaraderie.

De là à croire qu'il n'existe pas de rivalité entre ces athlètes déterminés... Comme le confie l'ex-olympien Pierre Harvey, «ce n'est pas une course, mais on aime bien qu'un Québécois arrive premier au camp. Ça fait une petite fierté». Compétiteur un jour, compétiteur toujours.

Malgré la fatigue et le confort plutôt rustique, l'atmosphère est effervescente. Vous ne trouverez personne pour se plaindre.

Les conditions d'enneigement difficiles? «On a déjà eu mieux, mais on n'est pas chialeux», répond le Gaspésien Hervé Leblanc, dit le «doyen». La température flirtant avec les -20°C? Il a déjà fait beaucoup plus froid, rapporte Marvin Boluyt, originaire d'Ann Arbor, au Michigan, qui se souvient d'une année où le mercure avait sauté les plombs.

Couchés à 19 h 30, les coureurs des bois se leveront vers 5 h. En pleine nuit. Couverts de frimas. Dans la froidure. Selon François Amyot, de Ste-Anne, «les 20 minutes entre le *sleeping bag* et le départ sont les pires». Mais une fois parti, tout ira bien. Et vous savez quoi? Ils seront rendez-vous cette année.